



« Affermissez votre pensée »

1 PIERRE 1:13

volume 4
numéro 1
Janvier 2001

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

Jean-Michel Bloch
David Brown
Henry Bryant
James Favre
Roland Frauli
Samuel Hoffer
Gordon Margery
Udo Middelman
Daniel Molla
Gabriel Mutzenberg
Florent Varak
Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

Mike Evans
Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

L'ENFER II

Une doctrine épineuse et incontournable

Christopher Townsend

Suite à ses études de droit, Christopher Townsend a travaillé comme consultant juridique et théologique pour le Jubilee Centre, une organisation chrétienne engagée sur le plan politique dans le combat pour une éthique et une moralité chrétiennes. Il est actuellement notaire à Londres. Il s'est spécialisé dans le droit fiscal des entreprises. Il est l'auteur du livre «Political Christians in a plural society».

“Pourquoi de si nombreux théologiens ont-ils abandonné la doctrine traditionnelle de l'enfer ? La réponse fuse : cette doctrine est considérée comme moralement indéfendable.”

Jerry Walls

“L'une des grandes faiblesses du christianisme contemporain est que nous ne parlons plus du jugement dernier et du risque pour l'homme d'être définitivement perdu.”

Leslie Newbegin

Sommaire

Cet article aborde la doctrine de l'enfer, en examinant dans un premier temps les grandes lignes de l'enseignement biblique. Un certain nombre de questions controversées sont prises en considération, en particulier celles de l'annihilation et du châtement éternel. Il se poursuit par l'étude des prolongements et des opportunités apologétiques liés à cette doctrine, et s'interroge sur l'étrange silence de l'Église contemporaine à propos de l'enfer.

Résumé de la 1^{ère} partie

Dans la première partie de cet article (Forum de Genève, Volume 3 N° 4), Christopher Townsend fait un rapide survol de l'évolution de cette doctrine depuis l'époque des Pères de l'Église. Après avoir fait le constat que c'est une doctrine controversée, il l'aborde à la lumière de l'Écriture. Avec fermeté, il écarte les thèses de ceux qui défendent l'universalisme et l'annihilation. Il démontre, toujours d'après les Écritures, que l'enfer est une exclusion définitive et éternelle de la présence de Dieu et un lieu de sanction. Toutefois, il appelle à la prudence dans l'interprétation des images et des métaphores utilisées pour décrire ce lieu.

DEUXIEME PARTIE

Le défi apologétique

Un univers moral

L'existence de l'enfer pose un sérieux problème à l'apologiste chrétien : “Comment un Dieu d'amour peut-il envoyer des gens en enfer ?” Il est difficile de donner une réponse pleinement satisfaisante. Nous devons au préalable examiner la structure morale de l'univers, la nature de Dieu et le rapport entre la liberté humaine et la souveraineté divine.

Face à la perspective de l'enfer, les hommes adoptent des attitudes ambivalentes : angoisse dans de nombreux cas, mais pas toujours. Devant un monde qui pratique le génocide, la torture brutale, l'exploitation sexuelle des enfants, l'oppression impitoyable au nom du profit, l'enrichissement éhonté des trafiquants de drogue, nous aspirons non seulement

à un ciel, mais également à un enfer pour satisfaire notre sentiment de justice. Peter Berger suggère que ces expériences sont “des signaux de transcendance” qui vont au-delà de notre propre réalité et représentent la sensibilité au mal moral et à sa juste sanction.¹

L'enfer fait partie de la matrice des vérités qui a fixé un jour les paramètres de la vie humaine, avec Dieu au centre de l'univers, source de sa raison d'être et de sa morale. Depuis le siècle des Lumières, les philosophes se sont efforcés d'édifier un système éthique à partir de la raison humaine autonome. Mais au lieu d'aboutir à un consensus moral, ils ont encouragé l'émergence du relativisme et la fuite de la post-modernité dans des mondes hétérogènes qui ont fabriqué leur propre signification. Un système éthique incontestable a besoin d'une source légitime d'autorité morale. La Bible insiste sur le fait que Dieu, qui a créé l'univers et le soutient, est cette référence morale. L'existence de l'enfer montre que Dieu est un arbitre moral, capable d'imposer des sanctions et de maintenir en fin de compte, les valeurs morales qui sont essentielles à l'épanouissement de l'homme.

La sainteté de Dieu

La Bible souligne davantage la sainteté de Dieu que son amour. Son implacable opposition à tout mal, et sa pureté consumante contrastent fortement avec les ambiguïtés morales et les compromis qui entachent les plus nobles efforts humains. D'ailleurs, des pécheurs récalcitrants ont fait l'expérience que Dieu est un “feu dévorant”.² Les auteurs bibliques, confrontés à la corruption innée de la nature humaine, se posent donc une autre question, que seule la sagesse divine pouvait résoudre : comment un homme pourrait-il se présenter devant Dieu et jouir de sa présence ? Curieusement, les critiques qui estiment que l'enfer révèle la cruauté de Dieu passent volontiers sous silence cet aspect de la question. Il n'en demeure pas moins qu'une autre question nous trouble : Pourquoi Dieu rachète-t-il certains hommes, et non tous ?

Dans l'examen de cette question, la suprême majesté de Dieu et son altérité doivent nous inciter à attendre une certaine différence dans le résultat de la réflexion concernant la gloire de Dieu et l'expérience humaine. Définir le bien suprême en partant de la somme totale de tous les bonheurs humains n'est pas une démarche biblique. L'éthique biblique est théocentrique et non anthropocentrique. Comme il l'a fait dans le cas de Job, Dieu peut faire notre éloge pour l'intégrité de nos questions, mais nous réduire au silence lorsqu'il se montre. Les seules paroles qui conviennent alors sont : “J'ai parlé sans les comprendre, des merveilles qui me dépassent” (Job 42.3).

La liberté humaine

Les apologistes modernes de l'enfer ont tendance à insister surtout, sur la liberté de l'homme. Ainsi, pour C. S. Lewis, probablement le meilleur défenseur de cette approche, “les portes de l'enfer sont fermées de l'intérieur”.³ Autrement dit, le perdu “jouit éternellement de la liberté horrible qu'il a réclamée...” “En somme, il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui disent à Dieu : “Que ta volonté soit faite”, et ceux auxquels Dieu finalement dit : “Que ta volonté soit faite.”⁴ L'enfer se dresse comme le plus grand monument élevé à la liberté humaine.

Ce raisonnement est très séduisant. Il permet à l'apologiste de dire que l'enfer, loin d'indiquer avec quelle cruauté Dieu traite les gens, montre jusqu'où Dieu peut aller dans le respect de la décision humaine. Il faut reconnaître que cet argument peut revendiquer des preuves bibliques solides. Dieu nous considère comme des personnes qui peuvent – et doivent – choisir, et dont la décision est déterminante : “J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie...” (Dt 30.19). Jésus

s'est lamenté sur Jérusalem en disant : “Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !” (Lc 13.34). La Bible nous met en présence d'individus capables de refuser – et qui refusent réellement – l'invitation tendre et insistante de Dieu.

Mais l'argument basé sur la liberté de l'homme risque de fausser la juste perspective. En insistant trop sur la liberté humaine, on décharge Dieu de la responsabilité de punir. L'enfer apparaît ainsi comme rien de moins et rien de plus que l'issue naturelle des choix que l'homme a faits dans sa vie. Dans cette présentation, le Christ comme juge disparaît complètement. Dans son commentaire sur Jean 3.18-20, J. I. Packer s'efforce de conserver un juste équilibre : “... l'homme décide de se séparer de Dieu plutôt que de se repentir devant lui; le verdict judiciaire de Dieu entérine pour l'éternité la sentence de séparation de Dieu que l'homme a prononcée sur lui-même.”⁵ Sachons aussi que l'argument de la liberté humaine affirme trop, car du point de vue biblique, la liberté parfaite est celle de l'obéissance à Dieu, et non celle de lui désobéir, d'autant plus que la désobéissance aboutit à l'asservissement au péché.⁶ Ajoutons encore qu'une insistance exagérée sur la liberté de l'homme risque de diminuer la grâce de Dieu : le salut dépend-il du bon usage de notre liberté autonome plutôt que de l'appel efficace de Dieu ?

La souveraineté de Dieu

Cela nous conduit à une question fondamentale qui émerge dès lors qu'on parle de liberté humaine. C. S. Lewis se révèle très candide à propos des implications telles qu'il les voit :

«On objecte que la perte d'une seule âme signifie la défaite de l'omnipotence. C'est bien le cas. En créant des êtres dotés d'un libre arbitre, l'omnipotence a accepté dès le début la possibilité de cette défaite...»⁷

C. S. Lewis ne parle pas ici d'un manque inhérent d'omnipotence, mais plutôt d'une limitation volontaire d'omnipotence divine. Cette idée a été développée ces dernières années sous les titres “largeur d'esprit de Dieu” ou “théisme du libre arbitre” : Dieu n'aurait pas la connaissance des libres décisions humaines à venir, et sa souveraineté ne s'étendrait pas sur elles.⁸ Outre que ce concept nous oblige à réorienter complètement notre compréhension de Dieu,⁹ il ne cadre pas du tout avec le phénomène biblique de la prophétie prédictive. La Bible ne renonce jamais à affirmer que Dieu exerce un contrôle absolu sur tout. Il est “celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté” (Ep 1.11).¹⁰

Mais si on extrapole la souveraineté divine selon une logique mécanique, et si le salut procède (comme c'est vraiment le cas) d'une élection divine, il faut admettre (selon certains) la doctrine de la réprobation (selon laquelle Dieu prédestinerait des individus à l'enfer dès avant l'origine du temps). Cette doctrine, le *decretum horribile*, a été défendue sur la base de divers passages bibliques.¹¹ Mais son appui scripturaire n'est pas aussi solide qu'il y paraît à première vue. Certains passages utilisent probablement le langage de “l'eschatologie réalisée” de la condamnation : l'incrédulité présente place l'individu sous la colère de Dieu (cf. Jn

1 P. Berger, *A Rumour of Angels*, New York, Anchor Books, 1969, p. 53.

2 Dt 4.24; He 10.27; 12.29.

3 *Le problème de la souffrance*.

4 C. S. Lewis, *Le grand divorce*, éditions Raphaël, p. 80.

5 “The Problem of Eternal Punishment”, *Cruce* XXVI, N° 3 de septembre 1990.

6 Rm 6.18; Jn 8.34; Ga 3.22.

7 *Le problème de la souffrance*.

8 Voir par exemple, C. Pinnock, *The Openness of God*, Intervarsity Press, 1994.

9 Voir, par exemple, Norman L. Geissler, *Creating God in the Image of Man ?*, Bethany House, 1997, pour une critique d'un Dieu large d'esprit.

10 Cf. Ps 135.6; Es 46.8-10.

11 Rm 9.17-22; 1 P 2.8; Jude 4. *Horribile* signifie redoutable.

3.36), un avant-goût de ce qui attend l'incrédulité persistante. Dans son analyse serrée de Romains 9, Cranfield déclare que la note dominante est celle de la volonté souveraine et *miséricordieuse* de Dieu (et non d'un droit ou d'un penchant unilatéral à prendre des décisions capricieuses à l'encontre des destinées humaines) (v. 15), que l'endurcissement par Dieu (vv.17-18) fait référence à un mécanisme qui prête son concours à la manifestation de la miséricorde de Dieu dans le temps et dans l'histoire, plutôt qu'un mécanisme qui scelle le sort définitif d'un individu, et que les "vases de colère" (v. 22) peuvent être "prêts" (dans le sens de "mûrs") pour la destruction, mais peuvent cependant devenir des vases de miséricorde (ch. 10).¹²

La vision biblique du monde insiste sur la nécessaire tension entre la souveraineté divine et la responsabilité humaine. Cette approche sur la compatibilité des deux principes est plus facile à exprimer sous sa forme négative: la responsabilité de l'homme n'est jamais érigée en doctrine du libre arbitre au point de pouvoir contrecarrer la volonté de Dieu, et la souveraineté de Dieu ne fait pas des hommes de simples marionnettes. L'existence de l'enfer fait partie du problème du mal, et il n'existe pas d'explication simple. Si on prolonge à la lumière des textes bibliques la conception dénuée de tout risque de la providence divine, on aboutit à plusieurs pistes de réflexion. La grande liberté humaine, implicite dans un univers qui s'efforce de la concilier avec la souveraineté divine, est peut-être impossible à combiner avec un salut pour tous (une forme de négation du libre arbitre). La raison de la chute et même de l'enfer pourrait être de donner une occasion de démontrer l'étendue de l'amour et de la justice de Dieu (c'est l'idée de la *felix culpa*). Reconnaissons toutefois qu'en définitive, une énigme impénétrable entoure les conseils divins.

L'amour de Dieu

Si Dieu est amour, il doit trouver intolérable la souffrance d'une seule âme en enfer, fût-ce celle de Judas Iscariot ! La conception classique de l'impassibilité de Dieu veut que la souffrance des créatures n'affecte pas son état de Dieu éternellement bienheureux. Mais la souffrance de Dieu à la croix et les termes émotionnels que la Bible utilise pour décrire sa réaction en face du triste état de l'homme malmènent cette idée d'impassibilité. D'ailleurs, notre difficulté à admettre l'existence de l'enfer reflète la compassion de Dieu qui trouve un écho dans notre cœur. Mais si Dieu devait souffrir éternellement parce que certains sont perdus, il deviendrait l'otage émotionnel de pécheurs récalcitrants. Dieu veut notre salut dans notre intérêt, et non dans le sien.

Les relations éternelles au sein de la Trinité reposent sur la vérité que "Dieu est amour" (1 Jn 4.8), mais sa colère jaillit comme réaction sainte aux actions de l'humanité pécheresse. Si Dieu est amour dans tout ce qu'il est et fait, la sanction imposée par sa justice est – et est forcément – compatible avec son amour, et non contraire à lui. C. S. Lewis déclare que le jugement plante le drapeau de la vérité dans la citadelle de la rébellion : "Dans un sens, il vaut mieux pour la créature, même si elle ne devient jamais bonne, qu'elle se reconnaisse comme une rature, une faute... si le mal est présent, la souffrance en tant que reconnaissance du mal, c'est-à-dire une forme de connaissance, est relativement bonne."¹³ Nous imaginons facilement que l'amour cherche toujours à protéger une personne de la souffrance, mais est-ce vrai ?

Le lien entre l'enfer et l'amour de Dieu se voit plus facilement à la croix. Christ est mort à notre place, il a subi la sanction que méritaient nos péchés, et a été privé de l'intimité avec son Père. "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (Mt 27.46). De manière inattendue, l'enfer est la mesure de l'amour de Dieu pour nous, car en Christ, il a subi l'enfer à notre place.

Le ministère de la Parole

Toute l'histoire de l'Église est marquée par des prédicateurs menaçant leurs auditeurs du feu et du soufre. Le sermon de Jonathan Edwards intitulé *Sinners in the Hands of an Angry God* (les pécheurs entre les mains d'un Dieu courroucé) prononcé lors du grand réveil spirituel du Massachusetts au XVIIIe siècle, permet de nous faire une idée de la teneur de telles prédications :

«La colère de Dieu s'enflamme contre eux, leur damnation ne tarde pas; l'abîme est prêt, le feu aussi, la fournaise est chauffée à blanc, prête à les engloutir; les flammes font rage et rougeoient.»¹⁴

Le but du prédicateur était évidemment d'inciter les auditeurs à fuir la colère à venir et à chercher en Christ un abri contre la tempête qui s'annonçait. Aujourd'hui, il est bien rare d'entendre un sermon qui parle de l'enfer.

Un silence étrange

La répugnance apparente à aborder le sujet de l'enfer oblige à se poser des questions; elle peut refléter toutes sortes de tendances et de pressions. D'ailleurs, la Bible préconise une certaine réserve pour celui qui évoque la destinée finale de ceux qui sont sans Christ; à toutes les époques, les prédicateurs ont dû faire preuve de sagesse et de courage pour parler de sujets qui n'étaient pas populaires. D'autres facteurs peuvent expliquer le silence qui entoure aujourd'hui le thème de l'enfer :

Une préoccupation excessive du présent: curieusement, si, en ce siècle, on note un réveil de la pensée eschatologique dans les milieux théologiques intellectuels, en revanche, au niveau populaire, l'Église est restée beaucoup plus préoccupée du *hic et nunc* (ici et maintenant). On a peu conscience du fait que notre vie se déroule au seuil de l'éternité. Les sermons sur le ciel, et sur le rôle de l'espérance, sont presque aussi rares que ceux sur l'enfer.

L'"étrangeté de la sainteté": cette expression surprenante introduit l'analyse – écrite dans un contexte américain – de David Wells concernant la perte par l'Église du sens de la sainteté de Dieu.¹⁵ Dieu ne pèse plus de tout son poids de sainteté, il est devenu léger pour l'esprit moderne; par ailleurs, la société traite le comportement humain de plus en plus par des moyens thérapeutiques, ce qui fait que l'homme se sent de moins en moins responsable de ses actes. Ces deux courants qui envahissent le monde ont également fait une brèche dans l'Église. L'auteur déclare que pour les évangéliques, l'affirmation "Dieu est amour" est devenue une théologie suffisante en elle-même. Il ajoute :

«Le Dieu de la modernité n'est pas aussi anguleux que le Dieu de la Bible. On lui a arrondi les arrêtes vives pour le rendre moins menaçant, plus agréable, plus doux... L'évangile de notre temps manque fréquemment de réflexion et de profondeur; il est accepté avec nonchalance et prêché sans le sentiment de l'urgence. Cela est dû au fait que dans l'Église, beaucoup ont l'impression que Dieu, dans sa sainteté, s'oppose profondément et irrévocablement au monde à cause de son péché.»¹⁶

Les barrières à la communication : Pour l'homme moderne, l'idée de l'enfer n'est plus plausible. Le mot même d'"enfer" est chargé du poids énorme des images séculaires; il rend même l'Église inadéquate (parce qu'elle est encore imprégnée de concepts médiévaux) et ses idées inacceptables (car elles ne sont pas seulement démodées, mais également barbares).

¹² C. E. B. Cranfield, *Romans: A Shorter Commentary*, Edimbourg, T & T Clark, 1985.

¹³ *Le problème de la souffrance*.

¹⁴ Cité dans *The Christian Theology Reader*, A. E. McGrath, Oxford, Blackwell, 1995, pp. 361-362.

¹⁵ D. F. Wells, *God in the Wasteland*, IVP, 1994, pp. 133-145.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 136-137.

Prêcher l'enfer...

La pratique de l'exposé systématique du Nouveau Testament nous aide à parler de l'enfer, ni plus ni moins que le Seigneur et les apôtres, et à exposer la doctrine comme eux. Mais si nous devons parler de l'enfer, comme l'Écriture nous y exhorte, comment nous y prendre ?¹⁷

La cohérence théologique

L'existence de l'enfer s'accorde avec la révélation que Dieu a donnée de sa nature (sa souveraine majesté, sa sainte opposition au mal, son éternelle logique et sa justice). La proclamation régulière de la personne et des attributs de Dieu constitue le fondement d'un exposé complet et équilibré sur le jugement divin et ses conséquences.

La proclamation de l'Évangile

Le *contexte* et le *contenu* de l'Évangile découlent du fait que les hommes sont sous le jugement de Dieu et se trouvent devant un destin effroyable.¹⁸ La prédication de l'enfer n'est donc jamais une fin en soi, mais le moyen de faire connaître le chemin de la vie. Si, dans le Nouveau Testament, la prédication de l'Évangile aux *perdus* insiste sur la réalité du jugement, elle s'abstient cependant de toute description tragique de l'événement. Le point central de la proclamation de l'Évangile se trouve ailleurs : c'est la présentation de Christ comme Seigneur, son œuvre de salut à la croix, et l'instauration prochaine et la consommation du règne de Dieu.

Une compassion profonde

La prédication de l'enfer qui laisse paraître le désir de voir les méchants punis par Dieu est une horrible caricature du christianisme. Le Nouveau Testament, comme l'Ancien, montrent plutôt des prédicateurs et des prophètes écrasés par la tristesse devant ceux qui rejettent la Parole de Dieu et courent inévitablement au jugement. Jésus a d'ailleurs lui-même pleuré sur les habitants de Jérusalem : "Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix !" (Lc 19.41-42). Comme notre Maître, sommes-nous prêts à pleurer ?

Une sensibilité pastorale

Lorsque nous parlons de l'enfer, soyons sensibles à la peine que nous pouvons susciter et aux interrogations que nous pouvons soulever. Car toute assemblée chrétienne compte dans ses rangs des personnes ayant des proches qui ont jusqu'à présent refusé

de venir à Christ. Leur avenir est entre les mains d'un Dieu auquel nous pouvons et devons les recommander. Il peut toucher le cœur de ceux qui par entêtement ou négligence le rejettent encore. Personne ne peut lire dans le cœur d'un mourant. Nous faisons confiance à un Dieu juste et compatissant. Et à la fin, Dieu promet d'essuyer "toute larme de [nos] yeux" (Ap 21.4).

La transposition culturelle

Pour parler de l'enfer, la Bible se sert d'images plutôt que d'une description littérale. Lorsque nous abordons le sujet de l'enfer, nous pouvons exposer et expliquer les images bibliques, mais faisons-le sobrement, avec gravité et en rejetant tout sensationnalisme. Une telle approche nous fera prendre nos distances avec les clichés propagés par l'imagination médiévale. Soyons conscients de la tension qui subsiste entre la nécessaire fidélité aux symboles inspirés par Dieu pour souligner la réalité de l'enfer, et la non moins nécessaire formulation dans un langage compréhensible par nos contemporains.

La signification de l'enfer

Notre démarche a beau être inconfortable, nous devons cependant inverser la tendance actuelle qui, dans les milieux chrétiens populaires et académiques, provoque une perte d'intérêt pour le sujet de l'enfer. C'est un sujet trop important pour être passé sous silence. Car la doctrine de l'enfer fait intervenir d'autres thèmes théologiques plus centraux. C'est pourquoi, négliger la question de l'enfer ou la modifier injustement peut aboutir à une révision et à un nouveau façonnement de la doctrine chrétienne dans son entier. La portée même du salut dépend de l'idée que l'on se fait du sort éternel des perdus. Si nous minimisons les conséquences eschatologiques liées au refus de venir à Christ, le salut finit par devenir un simple épanouissement de la personne dans la vie présente. La doctrine de l'enfer est donc nécessaire à la vitalité de l'Église, elle incite à la sainteté et à la fidélité, et donne davantage de raisons d'évangéliser un monde qui en a grandement besoin.

Cet article a été publié en anglais par : Cambridge Papers, PO Box 27, Cambridge CB3 9QG, GB
Traduction : Antoine Doriath
Ne pas photocopier ou reproduire ce document sans autorisation

17 Cf. B. Milne, "Preaching Hell" dans *Preaching the Living Word*, Christian Focus, 1999.
18 Rm 1.1-3.31, cf. surtout 2.16.

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien. Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Coligny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25
e. mail : info@ibg.ch - Site web : www.ibg.ch

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 50,00 FF
Abonnement de soutien : 30.- FS 120,00 FF

- Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE
- Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse
- Je joins un chèque en francs français à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève